



JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.



ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an, 10 fr. pour six mois, 6 fr. pour trois mois. Pour le dehors, les frais de poste en plus. Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve, A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Mercredi dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 19 Février.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Décrets : conférant la médaille militaire ; — admettant dans le cadre de réserve le commissaire général de la marine y dénommé ; — portant nominations d'un ordonnateur, de deux directeurs de l'intérieur et de deux contrôleurs dans les colonies.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Les militaires maintenus dans leurs foyers, en vertu de congés renouvelables, qui se font condamner par les tribunaux ordinaires, dont ils sont justiciables aux termes du nouveau code de justice militaire, sont renvoyés à leur corps à l'expiration de leur peine, et perdent ainsi tout droit à la faveur qu'ils avaient obtenue.

La Cour impériale de Paris vient de décider, en confirmant un jugement du tribunal de commerce de la Seine, que le commerçant qui a fait trois faillites est incapable de faire le commerce, et que les tribunaux peuvent refuser, sans motif, l'homologation du concordat qu'il obtient pour la troisième fois. Dans l'espèce jugée, 19 créanciers sur 21 avaient consenti le concordat et en désiraient l'homologation.

Dimanche dernier est décédé, en cette ville, M. Louis Duforest, l'un des vieux débris de nos armées, au moment où un de ses anciens compagnons d'armes lui remettait la médaille de Ste-Hélène, que sa maladie l'avait empêché d'aller recevoir lui-même, la veille, à Lille, des mains de M. le préfet.

Tous les médaillés de Ste-Hélène, portant leurs insignes, M. le Maire de la ville, la plupart des autorités et un grand nombre d'habitants ont accompagné le vieux soldat jusqu'à sa dernière demeure.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'HIVER — 1^{er} Février 1858

DE LILLE A MOUSCRON.

Lille . . . Dép.	mat. 5 45	mat. 7 30	mat. 8 30	mat. 10 05	mat. 11 30	soir 1 50	soir 3 15	soir 4 40	soir 5 40	soir 8 05	soir 11 »
Roubaix . . .	6 01	7 46	8 46	10 21	11 46	2 06	3 31	4 56	5 56	8 21	11 16
Tourcoing . .	6 07	7 52	8 51	10 27	11 52	2 12	3 37	5 02	6 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	6 20	8 10		10 45	12 05	2 25	3 55	5 20	6 15	8 45	

DE MOUSCRON A LILLE

Mouscron. Dép.	mat. 7 »	mat. 8 30		mat. 11 15	soir 12 45	soir 2 55	soir 4 50	soir 5 50	soir 6 55	soir 9 »
Tourcoing . . .	5 15	7 10	8 40	9 40	11 25	12 55	3 05	5 »	6 »	7 10
Roubaix . . .	5 22	7 17	8 47	9 47	11 32	1 02	3 12	5 07	6 07	7 25
Lille . . . Arr.	5 40	7 35	9 05	10 05	11 50	1 20	3 30	5 25	6 25	7 45

Il y avait quelque chose de touchant, et on se sentait le cœur ému, en voyant passer ce cortège de vieillards qui allaient rendre les derniers devoirs à ce vieux compagnon de leurs jeunes années et de leurs brillantes campagnes ; aussi les marques de sympathie ne leur ont pas manqué sur leur passage, de la part de tous ceux qui les rencontraient.

Des malfaiteurs ont voulu s'introduire, dans la nuit du 13 courant, dans l'atelier d'un fabricant, au hameau de la Marlière, près Tourcoing.

Le bruit qu'ils avaient fait, en essayant de couper les volets d'une croisée, ayant éveillé les voisins, les hardis voleurs ont pris la fuite sans avoir réussi dans leur tentative de vol.

Certains falsificateurs ont inventé un fort joli procédé pour déguiser la couleur blanche de la féculle, qu'ils mélangent abondamment au chocolat. C'est une addition plus ou moins immo-dérée de terres rouges ocracées. Les amateurs

trouveront surtout dans les crémeries cette combinaison, qui « n'est pas sale, mais qui tient de la place, » suivant l'expression de l'Auvergnat qui trouvait un soulagement dans sa soupe.

Le *Journal de Chimie médicale* indique le moyen de constater ce nouveau genre de vol. Le chocolat pur fournit par la calcination des cendres blanches. Le chocolat à l'ocre donne des cendres rouges. Traitez ces cendres par l'eau distillée et quelques gouttes d'acide chlorhydrique, et vous obtiendrez une liqueur que le ferrocyanure de potassium colorera en bleu, et la noix de galle en noir.

Il y a longtemps que nous buvons du vin sans raisin et du lait sans vaches, c'est trop connu pour en parler ; mais le beurre sans lait est une invention nouvelle due au génie des chimistes allemands, qui sont plus avancés en ces choses d'application pratique que les Français ; leurs falsifications sont si consciencieuses et si habiles que les consommateurs seraient tentés de les remercier, tandis qu'en France il faut employer la moitié des chimistes à découvrir le secret des

falsifications faites sans probité, sans humanité même.

Mais parlez-nous de l'huile de colza changée en huile d'olive, en beurre de première qualité, qui sont aujourd'hui en grande estime dans les villes de Hambourg et de Leipzig, par exemple.

On commence par débarrasser l'huile de colza de sa saveur et de son odeur désagréables, on en versant 50 kil. à peu près dans une chaudière de cuivre parfaitement étamée, d'une capacité au moins double de celle occupée par l'huile ; on y met 1 kilogr. de féculle de pommes de terre : on agite avec une spatule de bois sur le feu jusqu'à ce que l'ébullition commence.

L'huile mousse fortement pendant une vingtaine de minutes ; ce phénomène cesse peu à peu, l'ébullition se régularise, et la féculle se colore en brun noirâtre. Il se dégage pendant ce temps beaucoup de vapeurs d'une odeur piquante et désagréable, ce qui oblige de faire cette opération sous un manteau de cheminée à bon tirage.

On continue l'ébullition doucement pendant plusieurs heures jusqu'à disparition complète de toute odeur ou saveur désagréable. On décante dans un autre vase et on laisse refroidir lentement.

La féculle carbonnée se dépose, et l'on obtient une huile limpide d'un jaune doré, d'une saveur douce, qui, à froid, peut remplacer l'huile d'olive, et à chaud le beurre et à la graisse.

Pour éviter l'inflammation de l'huile, on doit placer la chaudière dans un bain de sable : le déchet n'est pas de plus de 2 %.

L'huile de colza, débarrassée de son eau et des substances volatiles et putrescibles, a perdu la propriété de rancir, même quand on l'expose pendant longtemps à l'air. Pour faire du beurre avec cette huile, on la mêle avec moitié de son poids de graisse de bœuf nouvellement fondue. (*Journal de Lille*).

Le projet de tunnel sous-marin qui, — passant par dessous Calais, — relierait la France et l'Angleterre, prend chaque jour une consis-

FEUILLETON DU JOURNAL D'ANNONCES

DU 20 FÉVRIER 1858.

VANITÉ ET CANDEUR

Un matin, deux jeunes femmes étaient réunies dans un élégant salon. L'une d'elles, la maîtresse de la maison, se nommait Nathalie Vermont ; son mari était sous-chef de bureau au ministère des finances. L'autre, Adeline Lambert, était sa cousine. Lambert était employé au ministère de la guerre. Une tendre amitié unissait Nathalie et Adeline depuis l'enfance. Élevées ensemble, mariées le même jour, elles avaient vu leurs maris se lier intimement, et leur affection l'une pour l'autre s'était encore augmentée.

Madame Vermont occupait depuis huit jours un appartement dans la rue Mazarine, et Adeline était venue lui rendre visite. Les deux amies prirent place sur une causeuse, et, les mains unies, elles s'interrogèrent.

— Et ton mari, tes enfants, comment vont-ils, demanda Nathalie.

— Très-bien. Je serais venue plus tôt te voir mais mon petit Victor a été malade, et tu comprends... Enfin il va bien aujourd'hui, et j'ai pu le laisser un moment pour venir près de toi. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues en tête à tête. Et ton Henriette ?

— Elle se porte bien, je crois... car hier, lorsqu'on l'a ramenée de chez ma tante, j'étais sortie, et le soir, quand je suis revenue du spectacle, elle dormait.

— Et lorsque tu es rentrée, tu n'es pas allée l'embrasser ?

— Je te dis qu'elle dormait.

— Qu'est-ce que cela fait ? est-ce que le baiser d'une mère trouble jamais le repos de son enfant ?

Nathalie se hâta de changer de conversation.

— Tu ne m'as encore rien dit de mon appartement, comment le trouves-tu ?

— Charmant ! Mais sais-tu, Nathalie, que je n'oserais plus t'inviter à venir me voir ; tout est si simple chez moi, et chez toi tout est d'un luxe !...

— Un luxe !... bien mesquin en vérité ; cet appartement est plus grand que l'ancien. Il me fallait des meubles nouveaux... un meuble de salon... le mien était si vieux !... celui-ci en satin bleu, à rosaces jaunes, produit un assez joli effet.

— Très-joli. Ce sont seulement ces statuettes, ces petits bronzes, toutes ces fantaisies si ruineuses, que je suis étonnée de voir acheter par mon cousin Vermont.

— Ce n'est pas lui qui les achète.

— Ce n'est pas lui ? Et qui donc ?

— Mais, moi. Ne dois-je pas, mieux que personne, juger ce qui convient pour embellir ma retraite ?

— Sans doute... cependant si je consultais mon mari pour quelque achat aussi futile, il s'y opposerait, avec raison, en me faisant observer que notre fortune...

— Voilà précisément ce que je ne pourrais souffrir, les observations. Aussi je les évite, en

me dispensant de demander avis. Hélas ! je suis encore assez malheureuse d'être obligée d'étouffer tant de vœux, tant de désirs ! de vivre dans une solitude, souvent si triste, si difficile à supporter.

— Est-ce toi qui te plains, Nathalie. Je suis si heureuse, moi ! et notre vie est toute semblable ; tu possèdes le même bonheur que moi. Ton mari est le plus honnête homme que je connaisse. Il est encore meilleur que Lambert, si c'est possible. Il t'aime si tendrement, que, s'il sollicite pour avancer, c'est dans le but de te voir plus heureuse. Et, comme si ce n'était pas assez de bonheur, tu as une jolie enfant, qui sera un jour belle et bonne comme toi. Je l'avoue, de ce côté, tu as le droit d'être jalouse, je suis plus riche que toi, j'ai deux enfants. Comment as-tu des heures de tristesse et d'ennui ? Je ne suis jamais triste, je ne suis jamais seule : j'ai mes enfants. Quand, par hasard, ils sont loin de moi, je ne suis pas seule encore, je pense à eux, à leur avenir... m'occuper d'eux c'est le bonheur !

— Oui, tu es heureuse... oui, j'ai le même bonheur que toi, mais avec une autre manière de sentir, une autre façon d'envisager la douleur et les joies. Ce qui fait ton bonheur, fait mon malheur à moi... je ne puis vivre obscure et humble... j'étouffe dans la sphère étroite où Dieu m'a placée !... je souffre !... Mais tu ne me comprends pas !

— Non, en effet, je ne te comprends pas. Quelles pensées te sont venues?... qu'as-tu ? heureuse femme, heureuse mère, que désires-tu encore ? que te manque-t-il ?

— Ce qui me manque, c'est une vie animée, brillante, une vie de luxe, de plaisir ; du mouvement, du bruit autour de moi, de l'encens,

des hommages !... tu détournes la tête, je te fais pitié. Je sais bien que je suis folle d'avoir rêvé tout cela ; mais je n'étais pas née, vois-tu, pour cette existence mesquine, pour m'occuper des soins vulgaires du ménage, de ces misérables calculs d'économie qui me révoltent ! Longtemps j'ai lutté contre mes répugnances, contre mes désirs, mes efforts ont été vains. Quand je sortais, je voyais ces heureuses femmes, à demi-couchées dans leurs riches équipages, mon cœur se gonflait ; je fuyais, je venais m'enfermer chez moi, et je fondais en larmes. Ces jours-là mon mari me paraissait d'un vulgaire révoltant, les caresses de ma fille me trouvaient insensible et quelquefois m'irritaient. Tout ce qui m'entourait devenait triste, mesquin et pauvre ; il me semblait que ces murailles recouvertes d'un papier commun allaient m'écraser. Dans mes rêves, je ne voyais que l'or, le velours et la soie, et quand j'ouvrais les yeux comme tout ce qui m'environnait était nu et froid ! Si cela avait duré, vois-tu, je serais morte !

— Mais maintenant tu as chassé ces folles idées, n'est-ce pas ? et comme moi, heureuse désormais, sans ambition, sans désirs...

— Maintenant... j'ai trouvé le secret de tromper mes instincts vaniteux... ou plutôt j'ai deux existences. Adeline, tu sauras tout, mais jure moi de ne dire à personne le secret que je vais t'apprendre.

— Tu m'effrayes ! qu'est-ce donc ?

— Tu ne diras rien ?

— Non, non... mais parle !

— Eh bien, ce monde, où je voulais paraître et briller, s'est ouvert devant moi. Tu sais que ma vieille tante a conservé des relations avec quelques familles nobles ; j'ai obtenu d'elle